

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 31

Artikel: Les francs-maçon à Chillon
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179406>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Pour la Suisse: un an, 4 fr.; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr. — Pour l'étranger: le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Les francs-maçons à Chillon.

Certes, voilà un titre digne de piquer la curiosité de plusieurs. Cependant n'espérez pas trop, lecteurs, l'auteur de ces lignes n'est qu'un *profane*; c'est assez vous dire que vous n'avez pas grand'chose à attendre de lui sur ce qui s'est passé à Chillon le 14 courant. Le bon Lafontaine a dit :

Rien ne pèse tant qu'un secret :
Le porter loin est difficile aux dames;
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Mais le fabuliste avait compté sans les francs-maçons. Si quelque curieux indiscret veut interroger un initié sur les mystères de l'ordre, on voit celui-ci sourire et parler de la pluie et du beau temps. Il n'en est cependant pas toujours ainsi; si le franc-maçon voit qu'il a à faire à un homme qui s'intéresse à l'institution au point de vue humanitaire et philanthropique, il cause alors, il discute d'une manière parfois très intéressante et qui détruit bien des préjugés, bien des contes de fées dont quelques imaginations sont trop riches. C'est vraiment inouï de voir comment la maçonnerie est envisagée et jugée par nombre de personnes. Les femmes, en général, ont longtemps eu cette société en horreur; elles frissonnaient lorsqu'on en prononçait le nom. Nous avons entendu plus d'une fille d'Eve affirmer énergiquement que si jamais son mari se permettait d'entrer dans cette société, elle plaiderait immédiatement en divorce.

Il faut, pour se convaincre de tels préjugés, connaître ce qui se raconte vers le poêle du campagnard pendant les longues soirées d'hiver; c'est à faire dresser les cheveux sur la tête. Voici le récit, — sauf les variantes, — que nous avons entendu faire maintes fois sur la cérémonie de la *réception* :

Le récipiendaire est placé dans une pièce faiblement éclairée et entouré d'un appareil capable d'intimider ceux même qui ont le plus d'assurance et de fermeté. De petites ouvertures, habilement dissimulées dans les parois, permettent à tous les assistants de voir le patient tandis que celui-ci ne voit personne. Ceux qui l'interrogent peuvent ainsi juger, par les émotions qui se peignent sur sa figure, de la trempe de son caractère, de son courage, et de la sincérité de ses réponses. Tout à coup, l'obscurité devient complète et n'est interrompue que par des apparitions à glacer le sang le plus bouillant; des voix mystérieuses et lointaines, des

bruits confus, des sentences cabalistiques prononcées dans l'ombre ajoutent encore au terrible aspect des lieux où le pauvre néophyte est abandonné. Puis, après quelques moments, on lui bande les yeux et bientôt il est lancé dans un couloir qui lui paraît être d'une immense profondeur; il glisse, glisse toujours, et quand il est arrivé à quelques centaines de pieds au-dessous du sol, on le fait remonter un longue échelle du haut de laquelle il doit sauter. Après le saut de l'échelle vient un autre exercice. On lui montre une espèce de herse renversée, une planche hérissée de clous sur lesquels il doit sauter pieds joints et nus, sans sourciller. N'y a-t-il pas là de quoi faire trembler les plus courageux? ... Il est vrai qu'à l'ouïe de pareils contes, les malins, ceux qui prétendent connaître les secrets de la maçonnerie mieux que les maçons eux-mêmes, vous disent tout bas à l'oreille : « La glissade n'est qu'illusoire et le fait d'un mécanisme ingénieux; — l'échelle descend à mesure qu'on monte, de manière à laisser constamment le récipiendaire à quelques pouces au-dessus du sol; — quant aux clous sur lesquels il faut sauter, ils sont en cuir verni et par conséquent très inoffensifs. »

On raconte encore qu'une des dernières épreuves consiste dans un voyage par terre et par eau, par Flon et Montbenon, compliqué de mille détours et de sauts périlleux après lesquels le pauvre diable, qui a les yeux bandés et à qui on n'adresse pas une parole, croit avoir fait plusieurs lieues de chemin, tandis qu'à la fin de sa course, il se retrouve exactement à l'endroit même d'où il était parti.

Le néophyte est ensuite introduit dans une petite chambre basse, éclairée par une lampe qui ne projette qu'une lueur funèbre; autour de lui sont des symboles plus ou moins effrayants, des ossements en sautoir, une tête de mort, un cercueil, etc., etc... Il est là, seul avec sa pensée, au milieu du plus profond silence. Il fait ses dernières réflexions avant d'être admis définitivement... Tout-à-coup le voile tombe, le temple s'illumine, tout est fête autour de lui, tout l'enchanté et le ravit; des mains amies qui pressent sa main, des regards sympathiques et confiants qui rencontrent les siens tranquilisent son âme et lui prouvent qu'il compte maintenant au nombre des *frères*.

Un maçon à qui nous demandions un jour ce qu'il y avait de vrai dans ce tableau haussa les épaules et scurit de pitié. Nous croyons, en effet, que tous ces récits sont exagérés et faits à plaisir. Si les choses se

passaient peut-être ainsi il y a deux siècles, depuis là l'instruction a fait de considérables progrès, les épreuves physiques ont fait place aux épreuves morales, et, nous n'en doutons pas, des choses plus sérieuses, des questions d'un plus haut intérêt pour l'humanité préoccupent maintenant davantage la maçonnerie que ces simagrées, ces enfantillages dignes des contes arabes.

Et, du reste, s'il en était autrement, est-ce que la voix de notre siècle, est-ce que les grands intérêts sociaux, si vivement discutés partout, les rapprochements établis entre les peuples par le moyen de la vapeur et de l'électricité, la sagesse, la morale et la charité, qui nous sont enseignées par le Saint Evangile, est-ce que la civilisation enfin, ne viendrait pas dire à la maçonnerie : « Ferme tes temples, ton rôle est joué?... »

Ici nous sommes interrompus brusquement par un de nos amis qui, regardant par-dessus nos épaules et lisant le titre de notre article, a reculé d'épouvante.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?

— Malheureux !... vous osez toucher cette corde !

— Pourquoi pas ?

— Ces gens-là ne pardonnent jamais, souvenez-vous-en !...

Cette dernière réplique de notre ami confirme toujours davantage ce que nous avons dit sur les préjugés qu'on a généralement contre la franc-maçonnerie et les fausses interprétations qu'on fait de ses principes.

Nous essaierons donc, autant qu'un profane peut le faire, de montrer cette institution sous son véritable jour.

(A suivre)

Un joyeux Veveysan, qui récite très-bien la pièce suivante, en patois de la localité, a bien voulu, sur notre demande, la communiquer à M. Dénéréaz, qui vient de nous l'envoyer après y avoir apporté quelques modifications nécessaires.

Lo caïon et sa cordetta.

Ein respectin l'honneu et lé ballés manaires
Ye voudré bin, Monsu, ousà vo racontà
Cein que m'est arrevà à la derràire faire
Avoué on gueux dé pouai que l'ài yé atsetà.
N'étài pas on caïon, monsu, l'étài on diabllio,
Ye teniài to dào long on trafi effroyabllio.
Vo m'escusérài bin se parlo dé caïon
Mà n'est pas po vo deré que vo z'in ités ion.
Don po ein reveni à ellia dieusa dé bita,
Ein venien dào martsì, volliài fère à sa tita,
Quand terivo decé, ye terivé delé
Et ye se rebatàvé pé vai totés lé pintés
Ein fasein son crévâ. Mà n'étài qué dei feintés
Po l'ài mé fère intra. Y'attatso la cordetta
Et y'eintro ào cabaret po demandà quartetta.
Quand yé fini mon vin, ye vu mé reinmodà,
Mà ellia poéson de bite ne fasài qué coullà.
Tot parài, mé su de, ein hommo résenàbllio
Ye faut portant avài pedi dé son seimblliaibllio.
Reprigno demi-pot, atzé la né que vint;
Et portant dévecé onco allà prào llien.

On momenet pe tà, quand yé fini de bairé
Ye vu mé mettre ein route et ye fasài né nàire
Ye vé vai mon caïon éteindu perque bà
Mà n'avài pas einvia dé volliài sé levâ.
« Allein petit bétion, allein contré l'étrabllio...
» Ah ! ah ! te ne vâo pâ... Atteinds don petit diabllio,
» Fâ cein que te vaudri, té vu prào fère allà ! »
Et lo trevoun'âo risco dé tzezi su mon nâ.
Rein ne lo fa budzi, ye restave immobilo
Et yé zu millé mò à lo reindré docilo.
Avoué prào coups dé pi, parvigno à l'einmodà
Mà ne seimblliaivé pas onco bin décidâ.
Ein travesseint La Toy, sta drobllia canaille,
Mé fasài m'assomâ à toté lé mourailles.
Ein delé de La Toy tzizo dein onna gollhie;
Notadé bin, monsu, qué pliovesài à rollhie,
Ne pu pas deré âo sur diéro l'ài su restâ,
Mà dâi pi à la tita, yété impacottâ.
Quand mé su relévâ, trovi bin la cordetta,
Le caïon?... fotu l'can, sein tambou ni trompetta.
To parài, mé su de, lé tot dé mim'heureux
Dé n'avài pas tsi mé menâ ci drobllio gueux.
N'est pas po dix z'écus que vu voidrà on diabllio,
Farài dâi betecus tot le dzoi per l'étrabllio.
Poursuivo mon tsemin, tràovo po mé reféré
Noutra fenna qu'étài dein toté ses colérés;
Mé dit : « Villio soulon, yô que ti tant restâ ?
» Dein quin bourbié dé dzin y to zu té roulâ ?
» Yô que l'est, lo caïon ! » L'ài montro la cordetta,
L'ài dio : Le tenié bin, mà l'est zu à la chetta.
— « La chetta ! Villio fou ! t'an robâ ton caïon,
» Te n'as jamé età qué la fliào dâi soulons;
» Se te t'ira réduit ein hommo résenàbllio,
» Ne l'aran le caïon, ye sarài dein l'étrabllio. »
Tota la né, tsi mé, yé zu la mîma gamma,
Né ma fâi jamé pu fère càisi madamma.
Assebin vo le dio, et vo mé pâodé craire
Que dé ma via, monsu, ne retoirno à la faire.

Dans une petite ville d'Outre-Rhin, située sur l'itinéraire que suivent, pour se rendre à Paris, LL. MM. l'empereur et l'impératrice de Russie, on attendait avec impatience le passage de ces voyageurs extraordinaires.

Un matin, à son déjeuner, le major commandant la place reçut une dépêche ainsi conçue :

« J'arrive à quatre heures avec ma femme. Venez » nous recevoir à la gare.

» ALEXANDRE. »

Le major se lève aussitôt, court chez le bourgmestre et fait publier la nouvelle... On arme la landwehr, on pavoise les maisons, on prépare des illuminations pour le soir... A quatre heures, la garnison, la municipalité et le major se rendent à la gare, suivis de toute la ville...

Le train arrive... Mais pas la moindre Majesté !

Le major écarquille les yeux pour découvrir les hôtes illustres...

Les tambours battent, les cloches sonnent, la mousqueterie pétille, les citoyens poussent des vivats...

Nombre de voyageurs descendent des wagons...